Die Mutter leidenschaftlich

Mi-Kyung Yi

► To cite this version:

Mi-Kyung Yi. Die Mutter leidenschaftlich. *Revue Française de Psychanalyse*, 2011, Le maternel, 75, pp.1661 - 1666. 10.3917/rfp.755.1661 . hal-01525215

HAL Id: hal-01525215

<https://hal.science/hal-01525215>

Submitted on 31 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MÈRE PASSIONNÉMENT

Mi-Kyung Yi

Presses Universitaires de France | « *Revue française de psychanalyse* »

2011/5 Vol. 75 | pages 1661 à 1666

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130587460

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2011-5-page-1661.htm>

Pour citer cet article :

Mi-Kyung Yi, « Mère passionnément », *Revue française de psychanalyse* 2011/5
(Vol. 75), p. 1661-1666.
DOI 10.3917/rfp.755.1661

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Mère passionnément

Mi-Kyung Yi

« Aussi voudrais-je être mère, ne fût-ce que pour donner une pâture à la dévorante activité de mon âme [...]. La maternité est une entreprise à laquelle j'ai ouvert un crédit énorme [...]. Elle est chargée de déployer mon énergie, et d'agrandir mon cœur et de me dédommager par des joies illimitées [...]. Dévouement ! N'es-tu pas plus que l'amour ? N'es-tu pas la volupté la plus profonde ? [...] Le dévouement, seul dans son secret, plein de plaisirs savourés en silence, sur lesquels personne ne jette un œil profane et que personne ne soupçonne... »

Honoré de Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariés*¹.

LA « PRÉOCCUPATION MATERNELLE PRIMAIRE » : UNE PASSION SILENCIEUSE ?

Si tout se passe bien, les débuts de la vie du petit d'homme sont, selon Winnicott, silencieux. Qu'elles soient de sources pulsionnelles ou exogènes, les vacarmes témoignent, à ces moments précoces du développement, d'une seule chose : l'empiétement du monde de l'être en voie de construction². Autrement, l'édification du sentiment de continuité d'existence est assurée par ce que l'auteur de *Jeu et réalité* appelle l'expérience précoce d'illusion ou d'omnipotence. Cela ne signifie pas néanmoins que le nourrisson commencerait par vivre comme une monade autosuffisante ou comme une entité pulsionnelle solipsiste. Son affirmation lapidaire – cette chose que l'on appelle le bébé n'existe pas – souligne, tout au contraire, la dépendance absolue du

1. Honoré de Balzac (1841), *Mémoires de deux jeunes mariés*, Paris, Gallimard, « Folio classique », 1969.

2. D.W. Winnicott (1956), La préoccupation maternelle primaire, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

petit être humain à l'environnement primaire, notamment la mère. Or, la vertu fondamentale de la mère suffisamment bonne réside paradoxalement dans sa capacité à préserver le nourrisson de la nécessité même de connaître et la dépendance infantile et l'existence des soins maternels : la mère rend réel ce que l'enfant est prêt à faire apparaître. C'est ainsi en silence que le monde maternel offrant opère au service de l'enfant hallucinant. Seules ses défaillances font du bruit.

Silencieux ne veut pas dire donné, comme le suggérerait trop facilement le recours à la notion de symbiose. Par ailleurs, on peut remarquer que ce que Winnicott récuse dans celle-ci n'est pas tant la contribution du processus biologique que l'idée d'interdépendance qu'elle implique. Le mot d'*inter* a le défaut de supposer la présence immédiate de deux termes, quand bien même il s'agit de deux termes qui tendent à ne faire qu'un. Selon Winnicott, l'enjeu fondamental pour l'enfant à ce stade précoce n'est pas d'être-avec ni même d'être-dans, mais d'être ; c'est donc sa discrétion absolue que se signale la perfection active de la capacité maternelle d'adaptation aux besoins de l'enfant.

Le processus que Winnicott repère à la source de cette aptitude maternelle relève essentiellement de la dimension identificatoire : la « préoccupation maternelle primaire ». Pour que la mère, comme le monde qu'elle met activement et presque parfaitement à la portée du petit être absolument dépendant, puissent être vécus comme une donnée hallucinée et donc investie par le nourrisson, il lui faut s'absenter d'elle-même et être là où les besoins de l'enfant l'appellent. Exclusivement préoccupée par l'enfant et maladivement sensible, la mère réalise un mouvement d'identification fou qui donne un résultat tout aussi fou : elle est le bébé et le bébé crée la mère qui était là. C'est une forme de folie qui porte le déroulement silencieux de l'expérience d'illusion précoce de l'enfant. C'est sur cette « maladie normale » de la mère que reposent les premiers fondements de la santé psychique de l'enfant.

« Ces deux premiers mois, je n'étais au monde qu'à demi, n'entendant qu'à demi ce qu'on me disait, ne voyant qu'à demi les gens, lisant mal les livres. La moitié de mon cerveau était à lui : avait-il assez chaud, respirait-il bien, ne l'avais-je pas entendu geindre ? [...] C'était une forme de folie. J'étais en contact permanent avec un autre monde, comme une extraterrestre percevant sans répit, dans sa boîte crânienne, les échos de sa planète d'origine. J'étais douée d'ubiquité, de suprasensibilité. »

Ces quelques lignes que j'emprunte, à un livre de Marie Darrieussecq¹, illustrent bien l'*unheimlich* que crée, dans la psyché maternelle, l'état d'occupation par l'unique objet. C'est à un état de dissociation schizoïde

1. M. Darrieussecq (2002), *Le bébé*, Paris, POL., p. 32-33.

que Winnicott compare cette curieuse alchimie entre un degré prononcé de fermeture, d'absence au monde et une ouverture presque aliénante sur l'objet exclusif. Ou, encore plus ordinairement, c'est la figure de la mère dévouée qu'il invoque pour souligner le mouvement centrifuge du processus identificatoire : plutôt qu'elle considère le nourrisson comme faisant partie d'elle-même, la mère se voue, s'identifie à lui.

À remarquer ce dessaisissement du moi au profit de l'objet, à l'œuvre dans la « préoccupation maternelle précoce », n'est-on pas porté à évoquer un registre que l'analyse winnicottienne s'obstine à écarter : le narcissisme et son expression privilégiée d'investissements objectaux, la passion amoureuse. Qu'il s'agisse de la nature profondément inconsciente ou du constat que la mère a tendance à en refouler le souvenir, une fois qu'elle en est remise ou encore de l'invocation de la figure de la mère dévouée ordinaire, tout indique l'implication de la charge passionnelle et pulsionnelle dans la détermination du mouvement identificatoire de la mère.

Or, Winnicott semble tenté, par moments, de ramener un tel mouvement identificatoire maternel à un processus d'empathie sans épaisseur, sans rumeurs. Comment soutenir à la fois que le « je suis le bébé » de la mère doit beaucoup au bébé qu'elle a été ou joué à être et qu'il se réduit sans reste à la condition nécessaire pour comprendre et ressentir les besoins de l'enfant ? L'exemple emblématique de ce que Winnicott appelle « besoins du moi » est le fait d'être porté¹. Le bébé pourrait se laisser porter, sans aucune idée de l'existence même du risque d'être laissé tomber, mais certainement pas la mère qui sait que les bras peuvent lui en tomber, et dont les bras confondent allègrement entourer et étreindre. Le visage paisible du bébé endormi dans les bras pourrait n'être rien d'autre que l'expression de sa bienheureuse illusion d'omnipotence, la mère y voit une marque de confiance absolue confinant à l'abandon qu'elle pourrait trouver délicieux ou périlleux.

L'après-coup que représente la confrontation de la mère à la dépendance absolue de son bébé ne fait guère l'objet de l'analyse winnicottienne, à quelques exceptions près, comme ce passage où il évoque, sans autre précision, l'état de vulnérabilité entraînée chez la mère par son identification à l'état de dépendance absolu du nourrisson. Au sein de la « mère suffisamment bonne » revient à la vie l'*infans* qu'elle a été. « Je m'étais perdu à moi-même, tu es venu me donner de mes nouvelles », lit-on dans *L'Amour fou* d'André Breton. Et il n'est pas rare que les nouvelles soient retentissantes...

1. « Le passage de la dépendance à l'indépendance dans le développement de l'individu » (1963), *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1970, p. 47.

« A-t-on le droit de vivre comblé par un enfant ? » se demande Estelle. Question sans réponse si ce n'est cette sourde inquiétude : telle Niobé à qui l'on a infligé la mort de ses enfants pour en avoir vanté magnificence et perfection, Estelle redoute secrètement de voir planer les ombres de l'adoration qu'elle nourrit pour sa fille : « Elle est douée en tout... presque parfaite. Si les petits cochons ne la mangent pas... j'ai peur qu'il lui arrive quelque chose. »

« Être dévouée », ce n'est pas pour Estelle une qualité mais l'essence même de la mère. Elle vit la maternité comme si « elle était dans son élément ». Expression étrangement familière pour dire ces expériences où elle cherche à se rendre aussi totalement absente à elle-même qu'elle est démesurément présente à ses enfants. À peine entendait-elle un cri de son bébé, elle y réagissait comme à un « signal d'alarme » et avec un sentiment d'urgence. Sa terreur était de ne pas être disponible, de ne pas répondre à l'appel. Pour elle, comme pour bien d'autres, la mère c'est un tout ; elle ne peut être autre qu'une entité, une unité monolithique, un bloc indécomposable, tel un « roc », selon son expression. Arriverait-il à la mère-roc de défaillir ? Le bloc de pierre ne se laisse pas « grignoter », mais tombe. Entier. Il n'y a pas mauvaise mère, on est mère ou on ne l'est pas.

Ce que Winnicott appelle expérience précoce d'illusion repose sur une sorte de monade artificielle : l'unité psychique mère-nourrisson dont la fermeture est exclusivement soutenue par les soins maternels. Fondatrice des assises narcissiques, l'illusion de créer l'objet qui existe constitue une expérience aussi déterminante de l'instauration du principe de réalité. Ce que Winnicott nomme la « réalité subjective » est principalement fait de réalité investie d'abord par la mère. L'accès à la réalité objective ne se produit pas à la faveur de l'épreuve de la réalité qui frustrerait l'enfant de son illusion d'omnipotence, mais grâce aux investissements maternels porteurs de la réalité. L'investissement précède ainsi la perception dans la possession du premier non-moi ; la fonction discriminatrice de la perception repose, paradoxalement, sur la solidité et la richesse de l'activité hallucinatoire que rendent possible les investissements maternels. Du même geste du *holding*, la mère winnicottienne porte donc les fondements des deux réalités interne et externe. Au fond, elle ne porte l'enfant que dans la mesure où elle porte également le monde pour l'enfant. On se demande comment elle peut y croire. À moins d'être elle-même l'enfant de l'expérience d'illusion...

À considérer les investissements maternels que Winnicott met en évidence à l'origine de l'expérience d'illusion, il est difficile de ne pas y reconnaître les

empreintes du narcissisme primaire. La mère suffisamment bonne ne fait pas que réagir aux besoins compris ou supposés, mais agit comme aiguillonnée par le fantasme de toute-puissance infantile. Dans la dyade primaire, celui qui se croit omnipotent et autosuffisant, ce n'est pas le nourrisson, mais l'*infans* revenu à la vie qui met son illusion infantile de toute-puissance au service du la mère suffisamment bonne. Le monde de préoccupation maternelle est tout aussi primaire qu'infantile. Il participe d'un alliage de la reconnaissance de la dépendance absolue et le fantasme d'omnipotence. Que cet alliage soit fondamentalement conflictuel voire périlleux rend impossible de s'en tenir à la fonction homéostatique que Winnicott reconnaît à l'identification de la mère au bébé.

Estelle soupire : « Ma fille est mon tendon d'Achille. » Comment mieux dire cette brèche faite dans l'enceinte narcissique tout autant qu'elle est source d'exaltation narcissique ? Comme on le sait, l'ambivalence de l'amour maternel tient même à la nature et à l'intensité des investissements dont l'enfant fait l'objet. Tout objet particulièrement investi menace le moi de la déperdition d'une grande partie de sa libido narcissique ; en termes winnicottiens, l'objet préoccupant exige du moi maternel de tomber malade. Pour faire subir au moi un tel risque de perte, pour susciter un « amour dont on n'a pas idée », l'objet investi suscite l'inévitable ambivalence.

Mais la tension entre investissements narcissiques et investissements objectaux n'est pas la seule source de l'ambivalence maternelle. Comme le montre Freud¹, la surestimation narcissique de l'objet – enfant – « sa Majesté, le bébé » repose justement sur le déni de la « blessure infligée par les tendances sexuelles qui ne sont plus soumises à contrôles », à savoir le déni de la sexualité infantile. Autrement dit, l'inquiétude narcissique en jeu ici tient également au fait que le débordement de la libido du moi sur l'objet – essence même de la passion amoureuse y compris la passion maternelle – implique la « force de supprimer les refoulements et de rétablir les perversions » ? Les barrières vacillent. Difficile, dès lors, d'échapper à la tentation d'emboîter le pas à un Michelet qui ne peut évoquer l'échange délicieux de la mère nourricière avec l'enfant qu'en y donnant un accent religieux, eucharistique². Dieu s'invente ainsi, de part et d'autre, sur fond d'ombres sexuelles.

Ce n'est pas une figure divine, mais juste la figure d'un bébé autoritaire et donneur d'ordres qu'un rêve d'Estelle convoque. Un bébé actif. À peine sortie

1. S. Freud (1914), Pour introduire le narcissisme, *OCF.P.*, XII, Paris, PUF, 1969, p. 233-241.

2. « Naguère il s'est nourri d'elle ; maintenant elle se nourrit de lui, l'absorbe, le boit et le mange (comme le chrétien mange symboliquement le corps du Christ) [...], l'enfant donne la vie et la reçoit, absorbant sa mère à son tour. Grande, très grande révélation », citation reprise dans E. Badinter, *L'amour en plus. Histoire de l'amour maternel (XVI^e-XX^e siècle)*, Paris, Flammarion, 1980, p. 276.

de son ventre, sa fille agit comme un vrai dictateur imposant sa volonté qui lui inspire les sentiments contradictoires : rejet et fierté. Longtemps, il était impossible pour Estelle d'évoquer les souvenirs de sa fille qui était le bébé goulé, impossible à satisfaire, exigeant le sein en permanence ; sa mémoire a trouvé même le moyen d'effacer le souvenir de la tétine que sa fille avait gardée jusqu'à ses cinq ans. Le reste diurne mobilisateur du rêve est le bain, celui qu'elle a partagé avec sa fille la veille. Scène tendrement narcissique par excellence, à ceci près que le climat fusionnel s'est trouvé imperceptiblement troublé par les questions inquiètes de sa fille sur la dureté de son « faux sein ». « Ce n'est donc qu'une "histoire de seins"... », soupire Estelle. Atteinte d'un cancer du sein – sa fille avait un an –, Estelle s'était forgée une conviction : ce sein-là est devenu malade, parce que coupable de sa vie sexuelle dissolue. Soulagée d'en être débarrassée à la faveur de la mastectomie, elle nourrissait une autre inquiétude, celle de se rappeler combien sa fille était un bébé cramponné au sein : « J'ai peur de lui avoir donné du lait malade. » Ce qui était à la source du refoulement de la voracité fusionnelle de sa fille, ce n'était ni tout à fait le sentiment de culpabilité de ne pouvoir la combler, ni la crainte d'être dévorée par son bébé, ni même la terreur de la détruire oralement mais son propre fantasme de fusion mêlant dépendance absolue et orgasme oral.

Le rêve de totale dépendance d'Estelle – être portée dans le ventre maternel – était loin d'être idyllique. Il dissimulait sa part d'ombre terrifiante et excitante : se trouver immobilisée comme dans un fauteuil roulant, dépendante et gavée de nourriture comme une oie, jusqu'à en exploser, jusqu'à en être asphyxiée, jusqu'à ce que mort s'en suive, sans qu'elle puisse dire non... Fragment de l'infantile empreint d'une « jouissance à lui-même ignorée ». Être connectée en permanence avec son enfant, c'est dans ce désir sans cesse sollicité par la « préoccupation maternelle primaire » que cet infantile trouvait sa voie (ou voix) de passage. Non seulement dans ses ratés, mais en son sein même, la figure de la mère suffisamment bonne contient ainsi les rumeurs que les échos de Narcisse recouvrent tant bien que mal. De là, le paradoxe de la position maternelle : « Être source d'une expérience d'unité, de fusion où le soi se découvre exister, et à la fois source, dans l'excitation mutuelle de qualité sexuelle, de l'étrangeté radicale de l'autre énigmatique. »¹

Mi-Kyung Yi
34, rue Desnouettes
75015 Paris
mik.yi@wanadoo.fr

1. C. Anzieu-Premmereur (2010), Fondements maternels de la vie psychique et genèse de la capacité maternelle, *Bulletin de la SPP*, n° 98, p. 11.